

BEST-SELLER INTERNATIONAL



Patrik Svensson

L'ÉVANGILE DES ANGUILLES

Histoire d'un père, d'un fils,
et de la créature la plus mystérieuse
du monde animal

SEUIL

L'ÉVANGILE
DES ANGUILLES

PATRIK SVENSSON

L'ÉVANGILE DES ANGUILLES

TRADUIT DU SUÉDOIS
PAR ANNA GIBSON

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

Titre original : *Ålevangeliet*
Éditeur original : Albert Bonniers Förlag
ISBN original : 978-91-0-017801-7
© Patrik Svensson 2019

ISBN 978-2-02-143490-3

© Éditions du Seuil, janvier 2021,
pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*Later in the same fields
He stood at night when eels
Moved through the grass like hatched fears*

SEAMUS HEANEY

Plus tard dans les mêmes champs
Il se tint le soir où les anguilles
Rampaient dans l'herbe telles des peurs écloses

L'ANGUILLE



Or la naissance de l'anguille arrive en cette manière : elle voit le jour dans une partie du nord-ouest de l'Atlantique appelée mer des Sargasses, qui semble comme faite pour elle, à tout point de vue. Car la mer des Sargasses est moins une entité maritime propre qu'une sorte de mer dans la mer. Difficile de dire où elle commence et où elle finit ; elle ne se laisse pas mesurer avec les instruments du monde ordinaire. Située un peu au nord de Cuba et des Bahamas, au large de la côte Est des États-Unis, elle constitue un espace mouvant. Il en va de la mer des Sargasses comme du rêve, on ne peut pas affirmer avec précision à quel moment on y entre, à quel moment on en sort ; on sait seulement qu'on y a été.

Cette évanescence tient au fait qu'elle ne possède aucune frontière terrestre ; seuls quatre grands courants océaniques la délimitent. À l'ouest, le Gulf Stream nourricier ; au nord, la branche qu'on appelle la dérive nord-atlantique ; à l'est, le courant des Canaries et au sud, le courant nord-équatorial. Vaste de cinq millions de kilomètres carrés, la mer des Sargasses se déplace tel un tourbillon lent et chaud à l'intérieur du cercle fermé de ces courants. Ce qui entre ici n'en sort pas si facilement.

L'eau y est limpide, d'un bleu profond. Elle atteint par endroits sept mille mètres de profondeur. La surface est couverte de gigantesques nappes d'algues brunes et collantes appelées *Sargassum*, ou algues sargasses, d'où son nom. Leurs sarments épais forment des tapisseries longues de plusieurs kilomètres qui couvrent la surface de l'eau et protègent une infinité de créatures : petits invertébrés, poissons, méduses, tortues, crevettes et crabes. Les profondeurs abritent d'autres formes de végétation. Une vie grouillante dans le noir, comme une forêt la nuit.

C'est ici l'origine de *Anguilla anguilla*, l'anguille européenne. Ici que les femelles et les mâles ayant atteint la maturité sexuelle viennent frayer au printemps. Ici que prend forme, à l'abri de l'obscurité profonde, une larve à la tête ridiculement petite et aux yeux mal développés. On l'appelle larve leptocéphale ; son corps est long de quelques millimètres à peine et présente la forme d'une minuscule feuille de saule. Tel est le premier stade de l'anguille.

La feuille de saule translucide commence aussitôt son voyage. Portée par le Gulf Stream, elle dérive sur des milliers de kilomètres à travers l'Atlantique en direction des côtes européennes. Cette pérégrination peut prendre jusqu'à trois ans ; pendant ce temps, la larve enfle comme une bulle, millimètre par millimètre, et lorsqu'enfin elle atteint les rivages de l'Europe, elle subit sa première métamorphose, se transforme en alevin ou « civelle ». Tel est le deuxième stade de l'anguille.

À l'image de leur précédente incarnation en forme de feuille, ces civelles sont minces, sinueuses et translucides, comme si la couleur pas plus que le péché n'avait encore trouvé place dans leur corps pâle. Longues de six ou sept

centimètres, elles ressemblent, écrivait l'auteure et biologiste marine Rachel Carson, à « de minces tiges de verre, moins longues qu'un doigt ». En anglais on les appelle d'ailleurs *glass eels*, « anguilles de verre ». Elles sont fragiles, sans défense, et passent pour un mets délicat, notamment au Pays basque.

Arrivées aux abords des côtes européennes, la plupart d'entre elles vont remonter les fleuves et rivières et s'adapter aussitôt à une existence d'eau douce. C'est alors qu'elles connaissent une nouvelle métamorphose et prennent le nom d'anguilles jaunes. Le corps se développe, serpentin et musculeux. Les yeux sont petits, avec un centre noir nettement marqué. La mâchoire devient large et puissante. Les ouïes sont petites et presque entièrement dissimulées. Des nageoires minces et souples s'étirent le long du dos et sous le ventre. La peau se pigmente, prend des nuances de brun, de jaune, de gris, et se revêt d'écailles si minuscules et si fines qu'on ne les voit pas et qu'on ne les perçoit pas davantage au toucher – comme une armure imaginaire. Autant la civelle était tendre et fragile, autant l'anguille jaune est puissante et résistante. Tel est le troisième stade de l'anguille.

L'anguille jaune remonte les rivières et les cours d'eau. Elle peut nager dans les fleuves tumultueux comme dans les ruisseaux presque à sec envahis par la végétation. Elle traverse tout, lacs boueux, méandres tranquilles, torrents déchaînés et petits étangs tièdes. Elle peut au besoin sinuer à travers marais et fossés. Aucun obstacle ne l'arrête, et quand elle a épuisé toutes les possibilités et qu'il ne lui reste plus d'autre choix, elle peut même monter sur la terre ferme et ramper pendant des heures dans l'herbe et

les broussailles humides jusqu'à trouver un nouveau point d'eau. L'anguille est un poisson qui transcende les présupposés même de son existence. Peut-être ne sait-elle pas qu'elle est un poisson.

Elle est donc capable de franchir des milliers de kilomètres, inlassablement, dans les conditions les plus extrêmes. Jusqu'au moment où, soudain, elle décide qu'elle est arrivée chez elle. Elle n'exige pas grand-chose de ce foyer d'adoption. C'est, ni plus ni moins, un milieu auquel il faut s'adapter ; un lieu qu'elle doit réussir à supporter et apprendre à connaître. Il peut s'agir d'une rivière ou un lac au fond vaseux, avec si possible quelques rochers et anfractuosités où se cacher et de la nourriture en quantité suffisante ; elle n'en demande pas plus. Une fois qu'elle l'a trouvé, elle y restera des années et ne se déplacera plus en principe au-delà d'un rayon de quelques centaines de mètres. Si on l'éloigne de force, elle y revient le plus vite possible. Dans le cadre d'une expérience, des anguilles pourvues d'un émetteur radio et lâchées à plusieurs kilomètres de chez elles sont revenues en l'espace d'une semaine à l'endroit exact où elles avaient été capturées. Personne ne sait vraiment comment elles font pour trouver leur chemin.

L'anguille jaune est un être réservé. De façon générale, elle mène sa vie en solitaire et se laisse guider par les saisons dans le choix de ses activités. Mais s'il fait froid, elle peut aussi rester longtemps dans une passivité totale, cachée dans la vase ; il arrive alors qu'elle s'entortille avec des congénères en une pelote enchevêtrée.

Elle chasse de préférence la nuit. Le crépuscule venu, elle remonte vers la surface et part en quête de nourriture,

dévorant tout ce qui passe à sa portée, vers, larves, grenouilles, escargots, insectes, langoustines, poissons et, à l'occasion, petites souris et oisillons. Elle peut aussi se transformer en charognard.

Ainsi se déroule la vie de l'anguille jaune, avec ses alternances d'activité et de repos. Elle ne semble animée d'aucune intention particulière, hormis celle de s'abriter et de se nourrir au jour le jour. Comme si sa vie était avant tout une attente, comme si le sens de l'existence se réduisait à son simple rythme, ou alors à un avenir abstrait dont on ne peut hâter la venue qu'en faisant preuve de patience.

Et c'est une longue vie. Une anguille qui réussit à échapper aux accidents et aux maladies peut persévérer jusqu'à cinquante ans au même endroit. On en connaît, en Suède, qui ont atteint plus de quatre-vingts ans en captivité. D'après la légende, certaines seraient même devenues largement centenaires. Quand on retire à l'anguille le but exclusif de son existence, qui est de se reproduire, il semblerait qu'elle puisse continuer à subsister presque indéfiniment. Comme si sa capacité à attendre ne connaissait aucune limite.

Mais à un moment, généralement au bout de quinze à trente ans, l'anguille qui vit à l'état sauvage sait que le temps est venu. D'où lui vient cette certitude ? Nous ne pouvons sans doute pas le savoir. Mais une fois sa décision prise, sa longue attente connaît une fin abrupte, et son existence prend un tout autre caractère. Elle retourne alors à la mer et subit dans le même temps son ultime métamorphose. Sa couleur jaunâtre ou brunâtre disparaît, les nuances de sa peau s'affirment, avec des lignes nettement dessinées, noir sur le dos, argenté sur les flancs, comme si tout son être s'imprégnait de la puissante détermination

qui l'anime. L'anguille jaune devient anguille argentée. C'est le quatrième stade.

Quand l'ombre protectrice de l'automne s'étend sur l'Europe, l'anguille argentée regagne l'Atlantique et entame sa longue route vers la mer des Sargasses. Et comme par un acte conscient, son corps s'adapte point par point aux exigences du voyage. C'est maintenant seulement que ses organes reproducteurs se développent ; ses nageoires s'allongent et deviennent plus puissantes ; ses yeux s'agrandissent et se colorent en bleu pour mieux voir dans les grands fonds de l'océan ; son système digestif cesse de fonctionner, son estomac se dissout, toute l'énergie dont elle a besoin lui est fournie par ses réserves de graisse ; son corps commence à produire œufs ou laitance. Dans ce nouvel état, rien ne lui permet plus de diverger du but poursuivi.

Elle est capable de nager jusqu'à cinquante kilomètres par jour. Elle peut descendre jusqu'à mille mètres de profondeur. C'est un voyage sur lequel nous savons encore très peu de chose. Tantôt elle l'accomplira en six mois, tantôt elle s'arrêtera et passera l'hiver quelque part avant de poursuivre sa route. On a constaté qu'une anguille argentée en captivité pouvait vivre jusqu'à quatre ans sans se nourrir.

C'est une navigation athlétique, éprouvante, qui suppose une détermination extraordinaire ; mais une fois dans la mer des Sargasses, elle touche au but. Elle est enfin de retour chez elle. Sous les tapis d'algues tourbillonnants, les œufs sont fécondés. Elle a atteint son objectif. Son histoire est bouclée, et elle meurt.

AU BORD DE LA RIVIÈRE



C'est mon père qui m'a appris à pêcher l'anguille. Dans la rivière qui serpentait le long des champs, en contrebas de la maison de son enfance. Nous y descendions en voiture dans le crépuscule du mois d'août. En quittant la route qui enjambait le cours d'eau, il fallait prendre à gauche, emprunter le chemin qui n'était guère qu'une double trace de pneus de tracteur dans la terre ; le chemin dévalait en pente raide et ensuite on continuait encore un peu en longeant la rive. À gauche, les champs de blé dont les épis mûrs frôlaient la voiture avec un bruit léger ; à droite le sifflement de l'herbe haute, au-delà de laquelle on devinait la rivière, large de six mètres environ, qui se déroulait, puissante et calme, au milieu de la végétation telle une chaîne argentée dans les derniers rayons du soleil.

Nous roulions lentement. Nous dépassions les rapides où l'eau tourbillonnait comme effarée autour des pierres, nous dépassions le vieux saule au tronc oblique. J'avais sept ans et j'avais déjà parcouru ce chemin d'innombrables fois. À l'endroit où les traces du tracteur s'arrêtaient devant un mur végétal infranchissable, mon père coupait le moteur. Tout devenait sombre et silencieux, en dehors de la rumeur patiente de l'eau. Nous avions tous deux des bottes en

caoutchouc et un pantalon imperméable, le mien jaune, le sien orange. Nous prenions dans le coffre les deux seaux noirs contenant notre attirail de pêche, une lampe torche, un bocal de vers de terre, et c'était parti.

Le long de la rivière, l'herbe était rêche, mouillée et plus haute que moi. Mon père marchait devant. Il ouvrait un sentier en piétinant l'herbe avec ses bottes. Je le suivais ; la végétation se refermait sur moi comme une voûte. Au-dessus de l'eau, les chauves-souris traçaient en silence leurs signes noirs dans le ciel.

Une quarantaine de mètres plus loin, mon père s'arrêtait, regardait autour de lui et déclarait : « Ici, c'est peut-être pas mal. »

Un talus abrupt et boueux nous séparait encore du bord. Il fallait faire attention où on mettait les pieds, sinon on risquait de déraper et de tomber à l'eau. Le crépuscule approchait, il commençait à faire sombre.

Mon père tâtait le terrain en écartant l'herbe au fur et à mesure ; il descendait un peu, se retournait, me tendait la main. Je la prenais et je le suivais, avec la même prudence longuement apprise. Arrivés en bas, nous dégagions un espace où poser nos seaux.

J'imitais mon père pendant qu'il inspectait la rivière en silence ; je suivais son regard en m'imaginant voir la même chose que lui. Il n'y avait bien entendu aucun moyen de savoir avec certitude si cet endroit était, comme il l'avait affirmé, « pas mal ». L'eau était noire, quelques touffes de roseaux oscillaient çà et là de façon menaçante mais, dessous, tout était caché, impénétrable. Nous ne pouvions rien savoir, mais nous choissions de croire, comme on

est obligé de le faire parfois. La pêche, c'est quand même beaucoup une affaire de croyance.

« Oui, ça me paraît pas mal », confirmait mon père avant de se tourner vers moi. Alors je prenais un cordeau dans le seau et je le lui tendais. Il enfonçait le piquet dans la terre, déroulait rapidement la ligne, attrapait l'hameçon entre le pouce et l'index, choisissait avec soin un gros ver de terre dans le bocal. Se mordant la lèvre, il l'examinait à la lumière de la lampe de poche et, après l'avoir enfilé sur l'hameçon, il le soulevait à hauteur de son visage, feignait de cracher et prononçait la formule conjuratoire, *tvi, tvi*, deux fois, toujours deux fois, avant de lancer d'un geste souple. Puis il se penchait, tâtait la ligne, vérifiait qu'elle était bien tendue et qu'elle ne filait pas trop loin avec le courant. Il se redressait, s'étirait, disait : « Ça, c'est fait », après quoi nous remontions le talus.

Ce que nous appelions « cordeau » n'en était sans doute pas un à proprement parler. D'habitude, on entend par là une ligne mère à laquelle sont fixés des hameçons et des plombs à intervalles réguliers, avec un piquet à chaque bout. Dans notre cas, c'était beaucoup plus primitif. Mon père fabriquait nos cordeaux de la façon suivante. Il prenait un bout de bois qu'il époinçait à une extrémité à l'aide d'une hache. Ensuite il coupait une longueur de fil en nylon épais, quatre ou cinq mètres, disons, qu'il fixait au piquet ainsi obtenu. Les plombs, il les fabriquait en coulant dans un tube d'acier du plomb fondu qu'il laissait durcir avant de le scier en tronçons de deux centimètres où il perçait un trou. Le plomb était ensuite fixé à quelques décimètres de l'hameçon – un hameçon unique, assez grand.

On fichait le piquet dans la terre, et l'hameçon garni de son ver de terre reposait sur le lit de la rivière.

Nous avions en général dix ou douze cordeaux, que nous appâtons et mettions à l'eau l'un après l'autre à une dizaine de mètres d'intervalle. Monter et descendre le talus, répéter chaque fois les mêmes opérations, tendre la main au même moment, refaire les mêmes gestes et prononcer la même formule rituelle, *tvi, tvi*.

Une fois le dernier cordeau appâté et mis à l'eau, nous revenions par le même chemin, en remontant et en redescendant le talus, pour les vérifier tous une dernière fois. Nous tâtions prudemment la ligne, histoire de nous assurer que ça n'avait pas déjà mordu, puis nous attendions un moment en silence, à l'écoute, le temps que notre instinct nous persuade que cet endroit était sans doute, oui, pas mal, et qu'il suffisait de patienter, il allait se passer quelque chose. Le temps de vérifier le dernier cordeau, la nuit était presque noire, et les chauves-souris silencieuses ne se voyaient plus que lorsqu'elles passaient à tire-d'aile devant la lune. Nous escaladions une dernière fois le talus, remontions en voiture et rentrions à la maison.



Je n'ai pas le souvenir que nous ayons jamais parlé d'autre chose, au bord de la rivière, que des anguilles et de la meilleure façon de les capturer. En réalité, je n'ai même pas le souvenir du moindre dialogue.

Peut-être parce que nous ne parlions pas. Nous nous trouvions à un endroit où le besoin de parole était très

limité ; un endroit dont le caractère ressortait mieux, en fait, dans le silence. Le reflet de la lune, le sifflement de l'herbe, l'ombre des arbres, la rumeur monotone de la rivière et les chauves-souris comme des astérisques zigzaguant à travers tout ça. On était obligé de faire attention si on voulait devenir un élément de ce tout.

Bien sûr, cela peut aussi tenir au fait que je me souviens mal. Car la mémoire est traîtresse, elle trie, sélectionne et jette. Quand nous essayons de convoquer une scène du passé, il n'est pas certain que nous en retenions l'essentiel ni le plus pertinent ; nous nous souvenons de ce qui convient le mieux à l'image d'ensemble. La mémoire peint un tableau où les détails sont tenus de se compléter. Elle n'autorise pas les couleurs qui trancheraient sur la tonalité de la toile de fond. Disons donc que nous étions silencieux. D'ailleurs je ne vois pas de quoi nous aurions pu parler, à part de pêche.

Nous n'habitons qu'à quelques kilomètres de la rivière, et quand nous revenions à la maison, tard le soir, nous ôtions nos bottes et nos pantalons imperméables sur le perron, et j'allais me coucher tout de suite. Je m'endormais très vite. Quand mon père venait me réveiller, il était 5 heures du matin. Il n'avait pas besoin de dire grand-chose. Je me levais d'un bond, je m'habillais en vitesse ; quelques minutes plus tard, nous étions en route.

À notre arrivée, le soleil était sur le point de se lever. L'aube colorait le bas du ciel en orange foncé et l'eau semblait couler avec un bruit différent, plus distinct, plus clair, comme si elle se réveillait à l'instant d'un sommeil tranquille. D'autres bruits s'entendaient alentour. Un merle commençait à chanter, un colvert se posait sur l'eau dans

un bruit d'éclaboussure. Un héron survolait la rivière, silencieux, aux aguets, son long bec brandi devant lui tel un poignard.

Nous fendions l'herbe haute détrempeée, descendions de nouveau le talus, prudemment, de biais, jusqu'au premier cordeau. Mon père m'attendait. Nous examinions un moment en silence la tension de la ligne, à la recherche d'un mouvement, d'un signe d'activité sous la surface. Il se penchait, posait la main sur la ligne. Se redressait, secouait la tête. Ramenait la ligne et me montrait l'hameçon. Nettoyé de toute trace de ver de terre, sans doute par des gardons roublards.

Même chose avec le deuxième cordeau. Idem pour le troisième. Au quatrième, la ligne tendue disparaissait tout droit en direction d'une touffe de roseaux. Mon père tirait prudemment. Rien. La ligne était bloquée. Il marmonnait entre ses dents. Empoignant la ligne à deux mains, il tirait un peu plus fort sans réussir à la faire bouger d'un centimètre. Ce pouvait être le courant qui avait entraîné plomb et hameçon dans les roseaux. Mais ce pouvait aussi être une anguille. Dans ce cas, elle avait avalé l'hameçon avant de s'entortiller avec la ligne dans la végétation. Maintenant, elle ne bougeait plus et attendait son heure. En tenant la ligne dans la main, on percevait de temps à autre un mouvement imperceptible, comme si ce qui se trouvait là, prisonnier, à l'autre bout, sous la surface, s'armait de courage.

Mon père tirait, donnait du mou, tirait de nouveau, se mordait la lèvre, laissait échapper des jurons impuissants. Il savait qu'il n'y avait que deux issues, dans cette situation, et que la deuxième n'avait que des perdants. Soit il

réussissait à dégager l'anguille et à la ramener, soit il arrachait la ligne et laissait l'anguille au fond, garrottée avec plomb et hameçon dans les roseaux.

Cette fois il ne semblait pas y avoir de recours possible. Il s'est écarté de quelques pas pour avoir un meilleur angle et il a tiré plus fort, tendant le nylon comme une corde de violon. Peine perdue.

« Non, ça ne marche pas », a-t-il constaté avant de tirer un dernier coup, de toutes ses forces, rompant la ligne dans un claquement sec.

« Avec un peu de chance, elle s'en sortira. »

Nous avons repris notre route, montant et descendant le talus, progressant d'un cordeau à l'autre.

Arrivé au cinquième, il s'est penché et l'a effleuré avant de se redresser et de faire un pas de côté.

« C'est pour toi », a-t-il dit.

En refermant ma main sur la ligne et en tirant doucement, j'ai immédiatement senti la puissance qui répondait à l'autre bout. Celle-là même que mon père avait sentie en touchant simplement la ligne du bout des doigts. J'ai eu le temps de penser que la sensation était familière. J'ai tiré un peu plus fort ; le poisson a commencé à bouger.

« C'est une anguille », ai-je dit.

Une anguille n'essaie pas de fuir en ligne droite, comme le ferait par exemple un brochet, mais se déplace de préférence latéralement, en sinuant, ce qui produit à l'autre bout de la ligne comme un effet de suction. Elle est étonnamment puissante pour sa taille et une excellente nageuse malgré la petitesse de ses nageoires.

Comme pour prolonger cet instant, j'ai ramené la ligne aussi lentement que possible, sans pour autant céder à la

résistance. Mais la ligne était courte, il n'y avait pas de roseaux susceptibles de servir de refuge. Bien vite, j'ai vu le corps brillant, d'un brun jaunâtre, émerger de l'eau et se tordre dans la lumière du petit matin. Je l'ai saisie comme j'avais appris à le faire, derrière la tête. J'avais toutes les peines du monde à ne pas lâcher prise. Elle s'enroulait puissamment autour de mon avant-bras, jusqu'au-dessus du coude, comme un serpent ; ça faisait moins l'effet d'un mouvement que d'une force statique. Si je la perdais maintenant, elle s'échapperait en rampant dans l'herbe et serait de retour dans l'eau avant que je puisse la rattraper.

À la fin, nous avons réussi à ôter l'hameçon et mon père est allé remplir le seau à la rivière. J'ai lâché l'anguille dans le seau ; aussitôt, elle s'est mise à nager en rond en suivant la paroi, comme si ce mouvement lui était familier ; mon père a posé la main sur mon épaule en disant qu'elle était belle. Puis nous avons continué en direction du cordeau suivant, monter, descendre le talus. Et c'est moi qui portais le seau.

ARISTOTE ET L'ANGUILLE NÉE DE LA VASE



Il existe des sujets à propos desquels il faut choisir ce qu'on veut croire. L'anguille en fait partie.

Selon Aristote, toutes les anguilles viennent de l'argile. Elles surgissent comme du néant de la vase qui tapisse le fond de l'eau. Autrement dit, elles ne naissent pas d'autres anguilles qui se seraient reproduites de façon ordinaire, par union des sexes et fécondation des œufs.

La plupart des poissons, écrit Aristote au IV^e siècle avant J.-C., pondent naturellement des œufs et répandent leur laitance. Mais l'anguille est une exception. Elle n'est ni mâle ni femelle. Elle ne pond ni ne fraie. Une anguille ne donne pas vie à une autre anguille. Son origine est ailleurs.

Il propose d'observer un petit étang marécageux durant une période de sécheresse. Quand toute l'eau s'est évaporée, on ne trouve plus la moindre trace de vie sur son fond durci. Aucun poisson ne pourrait y subsister. Mais viennent les premières pluies, l'étang commence tout doucement à se remplir, et voilà qu'un phénomène fantastique se produit. Soudain, l'étang est de nouveau rempli d'anguilles. Elles n'y étaient pas, et maintenant elles y sont. Elles doivent leur existence à l'eau de pluie.

La conclusion d'Aristote est que l'anguille advient, simplement, tel un miracle énigmatique et sinueux.

Le fait qu'Aristote s'intéresse aux anguilles n'a pas de quoi surprendre. Toute forme de vie l'intéresse. On dit de lui qu'il fut le dernier à « tout savoir », c'est-à-dire à détenir à lui seul la somme des connaissances acquises par le genre humain à son époque. Il fut entre autres un grand précurseur de l'observation et de la description du monde naturel. Deux mille ans avant Linné, son *Histoire des animaux* tente pour la première fois d'ordonner systématiquement le monde animal. Cette œuvre, qui répertorie un nombre considérable d'espèces sous l'aspect de leurs différences, en détaillant leur anatomie, leur mode de reproduction, leur alimentation et leur comportement, est restée une référence jusqu'au début du xvii^e siècle.

Aristote naît à Stagire, une cité de Chalcidique – péninsule qui, avec ses trois étroites langues de terre, évoque un gant à trois doigts, située tout au nord de la mer Égée. Son père, médecin personnel du roi de Macédoine, rêve peut-être aussi d'une carrière médicale pour son fils. Mais il meurt alors que celui-ci n'a encore qu'une dizaine d'années. Sa mère étant décédée elle aussi, le jeune orphelin est pris en charge par un parent et envoyé à Athènes à l'âge de dix-sept ans afin d'étudier à l'Académie, le plus important centre intellectuel de son temps. Le voilà donc propulsé dans une cité étrangère, ce jeune homme brillant, assoiffé de savoir, seul et brûlant de comprendre le monde comme peut le désirer quelqu'un qui a été séparé de ses origines. Pendant vingt ans, il étudie aux côtés de Platon et devient peu à peu son égal. Mais à la mort de celui-ci, on ne lui propose pas de prendre sa succession à la tête

de l'Académie. Il part alors pour l'île de Lesbos. C'est là qu'il commence à étudier sérieusement les animaux et les plantes. Peut-être là aussi qu'il réfléchit pour la première fois à l'origine de l'anguille.

On ne sait pas grand-chose sur la manière dont il menait ses études de sciences naturelles. Il ne tenait pas de journal. Il expose ses conclusions avec assurance et en grand détail, mais explique rarement comment il y est parvenu. Il semblerait cependant qu'il ait réalisé lui-même une grande partie des dissections qui sont à l'origine de son *Histoire des animaux*. Et qu'il ait consacré beaucoup de temps à étudier les créatures aquatiques et, en premier lieu, l'anguille. Aucun autre animal n'a droit à une telle profusion de détails dans la description, que ce soit pour la conformation de ses organes internes ou celle de ses ouïes.

À propos de l'anguille, il lui arrive aussi souvent de polémiquer avec d'autres chercheurs, qu'il ne nomme pas. Comme si l'anguille était déjà de son temps source d'hypothèses, d'opinions contradictoires et de conflits. Aristote est catégorique lorsqu'il affirme que l'anguille n'est pas issue d'une copulation et n'est pas ovipare ; toute personne qui serait d'un avis contraire n'a simplement pas poussé son étude assez loin. La chose ne fait absolument aucun doute, écrit-il, car lorsqu'on ouvre une anguille ce n'est pas seulement qu'on ne trouve pas d'œufs ni de laitance : on ne trouve même aucune trace de « canaux ou spermatiques ou utérins ». Rien, dans l'existence de l'anguille, ne peut rendre compte de son origine. De la même façon, poursuit-il, ceux qui affirment que l'anguille serait vivipare sont égarés par leur ignorance, et leur opinion n'est en rien fondée dans les faits. Il en va de même pour ceux

qui pensent qu'il existerait deux sexes chez l'anguille et qui en donnent pour preuve le fait que la tête du mâle est plus grosse que celle de la femelle. Ils confondent tout simplement sexe et espèce.

Aristote a manifestement étudié les anguilles. Peut-être à Lesbos, ou peut-être à Athènes. Il les a disséquées et examinées, à la recherche de leur système reproducteur et d'une explication à leur présence dans le monde. Il a sans doute plus d'une fois tenu une anguille dans son poing en se demandant quelle pouvait bien être cette créature. Et il est parvenu à la conclusion qu'elle était fort singulière.

La méthode mise au point par Aristote pour comprendre les animaux et les plantes a eu une influence décisive sur l'histoire de la biologie, et donc aussi sur les tentatives plus tardives pour comprendre l'anguille. Cette méthode était en premier lieu empirique. Selon lui, on ne pouvait décrire la nature que si on commençait par l'observer systématiquement, et on ne pouvait la comprendre que si on l'avait d'abord correctement décrite.

C'était une approche pionnière, et elle a rencontré un incontestable succès. Bon nombre d'observations consignées par Aristote sont d'une remarquable précision. Il est très en avance sur son temps notamment en ce qui concerne les animaux aquatiques. Il a décrit l'anatomie de la pieuvre et son mode de reproduction d'une manière confirmée par la zoologie moderne au XIX^e siècle. Quant à l'anguille, il avance de façon tout à fait correcte qu'elle peut se mouvoir entre eau douce et eau salée, que ses ouïes sont d'une petitesse inhabituelle et qu'elle est active la nuit, tandis que le jour elle reste plutôt cachée en eaux profondes.

Mais il affirme aussi à son sujet des choses manifestement fausses. Il a beau l'observer avec méthode, elle l'égaré sur de nombreux points. Il écrit qu'elle se nourrit d'herbes et de racines, parfois même d'argile, qu'elle est entièrement dépourvue d'écaillés, que certaines vivent jusqu'à sept ou huit ans, et qu'elle peut survivre cinq ou six jours hors de l'eau, « plus par vent du nord, moins par vent du sud ». Sans compter, comme on l'a vu, qu'elle n'a pas de sexe et qu'elle vient du néant. Pour Aristote, la première incarnation de l'anguille est un ver minuscule surgi de la vase, sans implication du moindre être vivant. Ce ver se rencontre aussi bien dans la mer que dans les rivières et les étangs, « près des bords », là où abondent les végétaux en décomposition, et il se plaît au mieux dans les mares stagnantes peu profondes, ou dans les herbiers marins où l'eau est réchauffée par le soleil. « C'est là, en effet, que la chaleur a la force de faire pourrir », note-t-il, avant de clore abruptement la discussion en écrivant : « Voilà donc ce qu'il en est de la reproduction des anguilles. »



Toute connaissance a son point de départ dans l'expérience. Telle est l'idée première et fondamentale d'Aristote. Toute étude du vivant se doit d'être empirique et systématique. Il faut décrire la réalité telle qu'elle se présente à nos sens. D'abord on doit constater qu'une chose *est*. Ensuite seulement, on peut s'intéresser à la question de savoir *ce* qu'elle est. Et une fois qu'on a recueilli toutes les données relatives à ce qu'elle est, on peut éventuellement

aborder la question plus métaphysique de savoir *pourquoi* elle est comme elle est. Cette façon de procéder inspire encore aujourd'hui la plupart des tentatives scientifiques pour comprendre le monde.

Mais pourquoi l'anguille précisément l'a-t-elle nargué ainsi de façon persistante ? Il a beau l'étudier minutieusement, les conclusions auxquelles il parvient sont si peu scientifiques qu'elles prêtent à rire.

Voilà bien ce qui rend l'anguille unique. Le monde des sciences naturelles a connu beaucoup d'énigmes au fil des siècles, mais rares sont celles qui ont perduré aussi longtemps et qui se sont révélées à ce point insolubles. Certes, l'anguille est notoirement difficile à observer, avec son cycle de vie étrange, son goût pour l'obscurité, ses métamorphoses et son comportement lors de la reproduction. Mais il n'y a pas que cela. Son caractère secret semble presque procéder d'une conscience, ou d'un destin hors du commun. Même lorsqu'on arrive à l'observer, même quand on l'approche de très près, elle continue de se dérober. Vu le nombre de chercheurs qui se confrontent à elle depuis des siècles, vu l'énergie et les moyens déployés, nous devrions tout simplement en savoir plus sur son compte. Le fait que ce ne soit pas le cas s'apparente encore quelque peu à un mystère. C'est ce qu'en zoologie on appelle « la question de l'anguille ».

Aristote est l'un des premiers à avoir consigné par écrit de grossières erreurs la concernant, mais il est loin d'être le dernier. Des professionnels éminents aux amateurs enthousiastes, innombrables sont ceux qui l'ont étudiée sans parvenir à un quelconque résultat. Les noms les plus illustres de l'histoire des sciences se sont penchés sur la

question. En vain. Comme si l'observation et l'expérience ne suffisaient pas. Dissimulée dans la vase et l'obscurité, elle se dérobe encore et toujours. S'agissant de l'anguille, les meilleurs esprits scientifiques ont toujours été dans une certaine mesure livrés à la croyance.

Dans les temps anciens, elle était souvent distinguée des autres poissons. Elle était différente, par son apparence, son comportement, ses écailles invisibles, ses ouïes imperceptibles, sa faculté de survivre hors de l'eau. Tellement différente, à vrai dire, qu'il était facile de la prendre pour autre chose, par exemple pour un serpent d'eau ou un amphibien. Homère déjà semblait considérer anguilles et poissons comme des animaux distincts. Dans *l'Iliade*, quand Achille abandonne Astéropée au bord du fleuve après l'avoir tué, il est dit : « Il le laissa mort sur le sable, et baigné par l'eau noire. Et les anguilles et les poissons l'environnaient, mangeant la graisse de ses reins. » Il arrive, aujourd'hui encore, que certains s'interrogent : l'anguille est-elle vraiment un poisson ?

Cette incertitude a souvent engendré un rejet. L'anguille a suscité effroi ou dégoût. Elle est gluante et sinieuse, elle ressemble à un serpent, elle passe pour se repaître de cadavres, elle se meut secrètement dans la vase. L'anguille ne ressemble pas aux autres créatures ; elle a beau avoir été longtemps une présence familière dans nos rivières et dans nos assiettes, elle est toujours restée dans une certaine mesure étrangère.

L'énigme la plus persistante et la plus débattue, depuis toujours, est celle de sa reproduction. C'est seulement au siècle dernier qu'on a pu avancer une explication cohérente, sinon complète. Longtemps, on a simplement choisi



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR ROTO-PAGE PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE

DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2021. N° 143487 ()

Imprimé en France